

Avant-Propos

Je ne pensais pas, avant de commencer à recopier ce journal, que me replonger dans ces souvenirs me rendrait si nostalgique. Surtout que ce sont de très bons souvenirs. Cela n'a pas toujours été facile de revenir au présent, de quitter mon clavier, rattrapée par la réalité. Et cet été là, l'été 1992, m'apparaît souvent comme un rêve finalement. Peut-être aussi une insouciance que je voudrais retrouver. Un peu comme un camp d'été, avec le travail en plus, mais la vie en communauté aussi, les histoires, le dépaysement. Je vivais les moments comme ils arrivaient, c'était une aventure mais il n'y avait pas de risques vraiment. Presque comme une parenthèse dans ma vie, mais aussi comme un point de départ. Plus rien n'a été comme avant après mon retour en France. J'étais changée, j'avais tenu jusqu'au bout, comme je me l'étais promis, j'avais atteint mon but et me sentais forte de cette expérience. Et puis, lorsque j'ai fini la dernière page, aujourd'hui, la boucle était bouclée. Ces souvenirs me faisaient chaud au cœur, mais ils étaient sur le papier maintenant, ou plutôt dans l'ordinateur, et plus aussi vivaces. Treize ans avaient passé, et je m'étais donné comme objectif de recopier et publier ce journal, pour David, mon époux américain, mon cow-boy que j'ai ramené dans mes bagages. Pour nos dix ans de mariage, comme un remerciement de m'avoir choisie, moi, qui n'attendais pas cela en partant.

— Tu as du courage, m'avait dit mon ami Stéphane avant que je m'en aille.

Comme beaucoup d'autres me l'avaient dit également, dès qu'ils avaient appris que je partais. Je ne sais pas si

c'était du courage, c'était surtout une force qui m'avait poussée à le faire, à partir loin, aux Etats-Unis, pays des dépaysements, des paysages grandioses, des grands espaces, et d'une langue que j'aimais. Je ne voulais pas partir dans une famille, comme lorsque j'avais quatorze et quinze ans en Angleterre. Je voulais une immersion plus totale, plus longue, des études ou du travail. Et un pays plus lointain, une culture différente, et surtout pas la grisaille anglaise que j'avais détestée alors ! J'ai d'abord cherché à faire des études, à intégrer une Université, mais malheureusement, comme cela coûtait cher, il me fallait une bourse et rien ne me paraissait possible. Alors j'ai trouvé cette autre solution, qui allait s'avérer la chance de ma vie, de partir comme étudiante, dans un programme d'échange, où l'organisme nous fournissait un passeport avec permis de travail, les billets d'avion, l'assurance et surtout un annuaire d'employeurs potentiels. Nous pouvions chercher du travail depuis la France ou partir à l'aventure. J'ai choisi une petite sécurité et ai commencé tôt dans l'année à chercher un contrat. J'avais envoyé une quinzaine de curriculum vitae et tous m'ont répondu, j'ai eu le choix. Vendeuse de chaussures à San Francisco, pas assez dépayçant ; hôtesse d'accueil dans un parc d'attraction, peu de choses à faire autour ; aide cuisinière dans un ranch de montagne, trop proche de la vie en famille ; employée dans un chalet loueur de canoë au Colorado, encore plus paumé ; et puis employée dans un Parc National : Glacier, Yosemite ou Sequoia National Park. Mon choix s'est tourné vers le parc Sequoia, pour la beauté de son site, les possibilités offertes aux employés, et la distance courte depuis San Francisco, que je voulais absolument voir. J'avais suivi des cours d'américain depuis un an dans une école spécialisée, je commençais à bien maîtriser la langue, et cela ne me faisait vraiment pas peur, je comprenais relativement bien les américains, même mieux que les anglais. J'ai donc accepté un contrat

pour être K.U. (kitchen utility : plongeur), ou Housekeeper (femme de chambre), contrat qui devait démarrer le quatorze juillet et se finir le dix septembre. Je ne pouvais rester plus longtemps, je me sentais obligée d'assister au mariage d'un ami, et je ne pouvais pas rater les inscriptions en maîtrise à l'Université. Mais je pouvais partir plus tôt, et profiter du temps que j'avais avant de commencer pour faire du tourisme. Sur les conseils de mon amie Mirreille, qui en revenait, je passerais dix jours à San Francisco. Et c'est seulement une semaine avant le départ, que, grâce à une voisine, je trouvais quelqu'un qui m'hébergerait sur place. Une solution qui rassurait mes parents.

Je n'avais pas décidé de partir seule au départ, nous devions être deux. Mon amie Laurence, compagne d'Université, où nous étudions le cinéma, se joignait à moi. Au cours de longues discussions dans les bistrotis parisiens après les cours, nous avons partagé cette envie de partir, de nous immerger dans un pays étranger. Mais elle s'est désistée, relativement tôt je crois dans la préparation, elle préférait le Royaume-Uni, peut-être s'est-elle dégonflée, je n'ai pas cherché à savoir. Tout ce que je savais c'est que je partirais, même seule. Je me devais d'y aller, de me lancer dans cette aventure, de partir loin et longtemps, pour me tester ? Peut-être. Pour couper le cordon ombilical aussi, parce que je voulais savoir si j'en étais capable. Capable de vivre pour moi-même, de prendre mes décisions seule, de rentrer dans un chez moi le soir qui n'était pas chez les parents. Je les adorais mes parents, j'aimais aussi cette vie confortable, de petite dernière de la famille, mais il fallait que je sache qui je pouvais être, que je sorte d'une adolescence trop confortable. Le moment était venu, je ne pouvais pas y échapper. Il y avait aussi sûrement de l'inconscience, de la naïveté qui enlevait toute peur. Ma mère, ma « Mutti », s'angoissait pour moi, pour sa « puce ». Mais il ne devait rien

m'arriver, c'était tout à fait évident pour moi, tout se passerait comme je l'avais prévu et je reviendrais continuer ma vie d'étudiante en septembre.

J'emportais donc dans mon sac, un petit cahier, que je me promettais de tenir à jour, un peu comme un journal de bord, où je relaterais le déroulement des événements, de mes périples, où je décrirais ce que je vivais et ce que je voyais. J'avais décidé, par pudeur, de ne pas consigner mes émotions, mes impressions, de ne pas donner tous les détails de mes peurs, de mes déceptions, de mes angoisses. Je n'ai pas eu trop de mal à retrouver mes pensées d'alors, et à mettre des mots sur mes sentiments naissants que j'avais soigneusement cachés. Je n'ai rien enlevé de ces écrits, juste opéré quelques ajouts, et finalement peu changé le style familier que je prenais alors. Je ne voulais pas en faire un roman ou un récit d'aventures, ou encore un film comme le voudrait David. Je ne voulais pas enjoliver, ni écrire le mot fin. Après tout c'est mon histoire, l'histoire d'un voyage, notre histoire d'amour. La voici retranscrite telle que je l'ai vécue.

3 juillet.

Le grand départ.

Enfin très en avance à l'aéroport, mais cette avance me paraîtra courte après celle de New York. Un pincement au cœur au dernier coucou de Mutti avant de m'enfoncer, seule, dans le couloir qui mène aux départs. Ma première fois seule dans un avion pour un voyage qui va être long. Un bon gros 747. Bien plein. Et heureusement je suis près d'un hublot. C'est la larme à l'œil que je vois le sol français diminuer sous les ailes de l'avion. Mais pas le temps de s'ennuyer, boissons, puis déjeuner. Un film. Puis, coïncidence quand tu nous tiens, une fille à mes côtés, Laetitia, m'apprend qu'elle va travailler au Sequoia à partir du dix juillet. Tant de monde et de possibilités dans cet avion, il faut que nous soyons à côté. Cela me rassure, surtout pour le changement d'avion. D'un autre côté, je fais ce voyage seule, c'est pour me débrouiller et en anglais. Alors... Bon, l'immigration, la douane, c'est vite fait finalement. Nous sommes accueillis tout de suite par la photo du président Bush, et son mot de bienvenue. C'est très propre et accueillant. Avec les ballons et appareils photo des américains qui attendent famille et amis. Une armada de yellow cabs à l'extérieur. Les premières grosses voitures et limousines. Le terminal de United est aussi très propre et lumineux. Les petits marchands de glace, le restaurant de hamburgers et coca, le magasin sportif. Bref le commerce américain. En peu de temps nous voyons pas mal de choses. Un vieux qui a les genoux qui flanchent et se retrouve par terre. Nous nous deman-

dons s'il est soûl, et finalement on lui apporte une chaise roulante... Puis un clodo, ou plutôt un fou qui parle tout seul, ou s'adresse à la cantonade. Je ne comprends rien mais il est très concentré sur ce qu'il raconte. Une superbe nana descend d'une limousine, le porteur se paye une tonne de bagages.

Deuxième avion, DC10, pas super placée. Fatiguée. Le décalage se fait sentir, surtout après le lever à cinq heures trente. Je ne comprends pas toujours ce qu'on me dit (pour les repas) ni le commandant. C'est long. Accueil sympa à l'arrivée par un mec du Council¹. D'autres jeunes dans le groupe vont au Sequoia, d'accord, je ne m'attendais pas à cela ! Petit bus, il fait nuit, nous ne voyons pas grand-chose. Nous sommes hébergés dans un campus. Je suis censée avoir une chambre seule, mais mon carton est perdu. Je me retrouve avec Laetitia, cela ne m'embête pas. Nous sommes couchés à vingt-deux heures trente. A Paris, il est sept heures trente.

4 juillet.

Fête nationale.

Petit-déjeuner buffet géant. Il y a de tout et en quantité ! Petite panique, je n'arrive pas à joindre Eddy tout de suite, la personne qui doit m'accueillir. Finalement ça va. Il vient me chercher, et il est adorable immédiatement, j'ai une chambre dans une maison avec d'autres jeunes locataires qui ont chacun leur chambre : Young et Eddie. Il me laisse m'installer. Les jolies petites maisons du coin, les larges rues, j'écarquille les yeux. Et la vue de la chambre est géniale, une immense fenêtre d'où j'aperçois la baie au fond, et toute la ville s'étale devant moi. Il me propose un petit tour en voiture pour repérer le coin, la plage, le parc. Déjeuner Pakistanaï, pas mal. Nous parlons, et c'est lui

¹ Council : C.I.E.E. Council on International Educational Exchange, organisme par le biais duquel j'ai organisé ce voyage.

qui paye. Tout comme les courses au supermarché pour mon petit déjeuner. Il abuse... mais toujours aussi adorable, il me propose de venir l'écouter jouer du violon ce soir. En attendant, je visite le quartier. Pétards et fusées explosent, isolées (4 juillet, fête nationale américaine). Au coin d'une rue, une vente de garage, pour cause de déménagement. Marrant, il y a de tout. Mais les rues sont désertes. Ils ne se déplacent pas à pied, ou ils sont tous partis, ou il n'y a rien à faire dans le coin. Je ne sais pas pourquoi. C'est un quartier résidentiel, où s'alignent des petites maisons de deux étages, toutes différentes, de toutes les couleurs. Une voiture devant chaque perron. Et les poteaux, réguliers, envoient des deux côtés de la rue un fouillis de lignes électriques. J'entreprends d'aller jusqu'à l'océan mais je rebrousse chemin après une trop longue marche. A la maison, je réponds au téléphone et prends deux messages pour mes colocataires, sans problème de compréhension.

Un petit repas, puis Eddy passe me prendre. Nous passons le Bay Bridge, avec à gauche au loin le quartier des finances, les gratte-ciel. Impressionnant. Mais j'ai toujours cette impression qu'on se traîne en voiture... Les limitations de vitesse ne sont pas les mêmes qu'en France, c'est sûr. Conversation agréable sur la musique, la médecine ou ses enfants. J'aime parler avec lui. A Oakland, les rues sont désertes. Nous arrivons à l'hôtel, probablement un quatre ou cinq étoiles, où il doit jouer. Inimaginable ! Un gigantesque bâtiment blanc, une architecture à la Suisse, des parterres de fleurs impeccables. Dans le salon, rose, moquette et draperies, plafond de dix mètres, un piano à queue attend. Nous nous asseyons à une table, il m'offre un verre de vin blanc et va chercher son collègue. Dans les sofas, les gens prennent l'apéritif. Plus loin, d'autres dînent déjà, près des baies vitrées. D'ici, la vue est splendide, je vois toute la baie. Ils se mettent à jouer Barbra Streisand. Puis il me fait un peu visiter, grandiose.

Vers vingt-et-une heures commencent les feux d'artifices, d'abord au loin, près du Golden Gate Bridge, puis un autre plus près, vers Berkeley. Ils durent longtemps. Mais il fait froid. Il me ramène, m'explique comment me rendre au parc, que je veux visiter demain, et me donne rendez-vous lundi. Un autre feu d'artifice dans le quartier, mais je m'écroule de fatigue.

5 juillet.

Parc ensoleillé.

Je vais au parc à pied. Il n'est pas très loin, mais je trouve le moyen de me perdre dans les « bois ». Je me retrouve à Stow Lake, ce n'était pas prévu. Visite de l'arboretum, agréable, plein de plantes et d'arbres différents, une promenade fleurie et parfumée. Puis le Japanese Tea Garden, dépaysement, mais beaucoup de monde, des français aussi. J'achète des cartes et des babioles. Puis le De Young Museum : déçue, à part l'art africain, rien ne m'a vraiment plu. Déjeuner sur un banc au soleil. Surprenant, c'est vraiment la mode ces nouveaux patins à roulettes en ligne, il y en a partout, en France ils sont rares. Je vais m'asseoir au milieu des américains pour écouter un peu une fanfare qui s'installe. Après quelques explications du chef, ils commencent par l'hymne national, tout le monde se lève, je fais de même car une dame me lance un regard furieux ! Bon j'écoute un premier morceau puis je m'en vais. Juste à côté, l'Académie des Sciences. Là cela me plaît, animaux africains (empaillés, décor reconstitué), aquarium, reconstitutions préhistoriques (animaux, plantes) et faune californienne, des enfants ébahis et heureux. Je sors, le soleil est toujours présent. Un peu de marche à présent pour aller au Conservatory. Evidemment, sous la serre il fait chaud, mais les plantes sont superbes, certaines impressionnantes. Puis j'entame ma longue marche de retour, vers l'enclos des bisons, le long

de l'avenue Kennedy, fermée aux voitures le dimanche. Des vélos, des rollers. Un bout de rue transformée en patinoire de démonstration, danse sur rollers, ce n'est pas très beau. Plus loin, un concert. Barbecue, beaucoup de monde. Je m'arrête au jardin des roses, beau et parfumé. Passe devant le ranch où attendent quelques chevaux. Enfin, l'enclos aux bisons, ils sont bien tranquilles. Un petit vent fraîchit l'air. Je fais mes courses pour ce soir. Je suis claquée et je découvre des coups de soleil inattendus (il n'a pas fait si chaud). Coucher à vingt-et-une heures, mais je suis réveillée à six heures.

6 juillet.

De l'autre côté.

Ce matin, Eddy vient me prendre à dix heures. Après un bref passage à son bureau d'où il passe un coup de fil, nous partons. Traversée du Golden Gate Bridge. Immense ! Et rouge, vraiment. Revêtement spécial m'explique-t-il, à cause de la mer. Nous nous arrêtons de l'autre côté pour prendre une photo. Puis nous continuons vers Sausalito. Une très belle vue, des collines typiques, herbe sèche et quelques arbres. Puis cela se boise un peu plus, puis beaucoup plus. Nous prenons une petite route vers Muir Woods, une réserve forestière où un sentier touristique est prévu au milieu des Redwoods. Vraiment géants. De très beaux arbres. Je me sens toute petite et vraiment rien du tout à côté d'eux dont la plupart ont 800 ans. Eddy me laisse marcher un peu puis nous retournons à la voiture. Il commence à faire plus chaud. En tout cas plus de nuages. Tout est localisé à San Francisco le matin. Bizarre et typique. Nous traversons des petites villes vers le nord et nous nous arrêtons pour manger dans un restaurant américain. Je ne sais jamais quoi choisir ! En fait c'est toujours un de ces sandwiches à trente-six étages. Pas facile de manger proprement. Puis il m'emmène dans son

endroit favori, dans la vallée. D'abord quelques collines. Et là, il s'arrête à un ranch qu'il connaît pour y jouer régulièrement du violon. Nous regardons les chevaux du propriétaire. Ils ont de la place. Puis dans la forêt, quelques Redwoods, une végétation dense et variée. Pour revenir, il fait un crochet vers l'océan. Là, il me montre la maison sur pilotis d'un de ses amis, sur la plage ! Elle a du cachet, cela doit être bien agréable. Il y a du vent, quelques rouleaux, mais ce n'est pas génial pour le windsurf. Route de montagne d'où la vue sur l'océan et les falaises est splendide. Nous revenons vers la baie. Et nous faisons un crochet par Tiburon. Sympathique petite ville. Arrêt dans un café Norvégien (!) d'où la vue est pas mal.

Puis retour. Avant de traverser, nous voyons toute la ville (pas trop de « fog »¹). Au retour péage (pas à l'aller, c'est stratégique...) Il m'indique la poste, que je n'avais pas encore trouvée. Et me dépose à domicile. Rendez-vous demain à dix-huit heures trente. Quelques courses. Courrier. Dîner. Et je décide d'aller à la plage voir le coucher du soleil puisque le ciel est dégagé. En sortant, il fait frisquet, il y a du vent. C'est tout en descente, je ne mets pas trop longtemps, mais je redoute le retour. La plage est superbe. Le soleil descend rapidement derrière les nuages. Je m'y suis prise un peu trop tard. Peu de monde. Plage immense. L'océan gronde régulièrement. Je vais vers les Seals Rocks. C'est assez loin mais j'arrive à les atteindre avant que le jour ne décline. Là je monte sur les rochers et je me repose un peu. C'est vraiment beau. Je me ressource. J'imagine ce que peut être la vie ici, en regardant les familles autour de moi. Je resterais bien là des heures, mais il commence à faire plus sombre et il faut que je rentre. De moins en moins de monde sur la plage. Je rejoins la route et entame la longue montée vers la 26th. Je ne me fais pas prier pour me coucher !

¹ Brouillard.